L'ABEILLE

DU

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publierons cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques ; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigents.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Prochain voyage du Czar à Paris.

Un journal de Paris annonçait, hier, comme on le verra dans nos dépêches, une seconde visite du Czar, à la fin de la saison où nous allons entrer. La nouvelle est peut être prématurée ; elle est partie de Paris avant le retour du Président Faure. Elle n'est, cependant, pas de nature à étonner. Rien ne paraît plus probable. Le bruit en courait bien avant le voyage de M. Faure, et ce qui vient de se passer à Cronstadt et à St-Pétersbourg ne fait que la confirmer. Des liens extrêmement étroits unissent les deux gouvernements et les deux nations, et il est tout simple qu'ils se rapprochent, qu'ils se visitent comme le font deux amis qui mettent en commun leurs plaisirs, leurs intérêts et leurs espérances.

Ce qui rend moins surprenantes ces deux visites qui se succèdent ainsi, coup sur coup, ce sont les attraits incomparables de cette ville où l'on arrive toujours haletant, et avide de distractions agréables, et d'où l'on part constamment, l'âme attristée et jetant en arrière des regards pleins de regrets.

Qui ne sait, d'ailleurs, que Paris est, depuis bien longtemps, la ville favorite des grands ducs, et des hauts fonctionnaires, non seulement de Russie, mais de tous les pays civilisés ? N'a-t-on pas vu, il y a une trentaine d'années, un de ces mêmes grands ducs faire le voyage de Paris, tout exprès pour contempler le grand escalier de l'académie de musique, qui est, en effet, une merveille et était alors dans tout l'éclat de sa nouveauté ?

Le czar et la czarine sont deux jeunes gens qui ont voyagé, qui ont beaucoup vu et savent apprécier les splendeurs et les agréments d'une pareille capitale. N'est-il pas bien simple qu'ils profitent des chances que leur offre la situation actuelle pour satisfaire leur désirs ?

Il y a de la politique, beaucoup de politique dans ce second voyage, soit. Mais croyons aussi que le plaisir y entre pour une belle et bonne part.

DE TOUT UN PEU.

Indes Anglaises.

La concentration de nombreuses troupes de réserve sur la frontière du nord est générale. Les chemins de fer transportent de toutes les parties du pays des troupes vers le nord.

En ce qui concerne la connivence de l'émir d'Afghanistan dans les hostilités à la frontière, on reconnait que le prêtre fanatique, dit le mallah fou de Hadda, est seul responsable pour les attaques dans le voisinage de Pechaver ; mais il est certain que ce prêtre a eu des rapports étroits avec les autorités afghanes. Il paraît que les fonctionnaires afghans ont procédé à la distribution dans les tribus de ses proclamations prêchant la guerre sainte.

Pendant l'attaque du fort de Chabkader, le prêtre en question avait sous ses ordres beaucoup de sujet de l'émir. On dit même qu'il avait aussi beaucoup de soldats afghans déguisés.

L'émir répudiera probablement toute responsabilité pour les actes des tribus, mais le gouvernement de l'Inde ne se contentera pas d'un simple désaveu en présence de la conduite récente de l'émir, qui, dit-on, avait fait distribuer partout des écrits prêchant la guerre sainte ou djehad et envoyé des armes et des munitions aux tribus de la frontière.

En tout les cas, le gouvernement anglais croit devoir concentrer à la frontière des forces pour parer à toute éventualité.

Une dépêche de Bombay annonce qu'une grande animation règne à Pechaver. On a entendu l'autre soir, à Cherat, le bruit d'une vive fusillade dans la direction de Chabkader. Les femmes et les enfants; à Cherat, se sont aussitôt réfugiés dans la montagne.

Le *Times* dit qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des nouvelles reçues de l'Inde.

Pour le moment, dit-il, nous avons le devoir de montrer aux tribus rebelles et à leur puissant voisin que, si nous adoptons une politique de conciliation et de subsides, ce n'est ni parce que nous avons peur, ni parce que nous nous trouvons faibles.

Nous devons repousser les attaques et écraser tous ceux qui nous résisteront.

Il sera toujours temps de tendre la branche d'olivier et d'avoir recours aux subsides ou aux autres moyens de conciliation.

Transvaal.

On télégraphie de Johannesburg au *Times* qu'à la séance du Volksraad du 10 août le président a déclaré que les recommandations de la commission industrielle concernant l'abolition du monopole de la dynamite menaçaient l'indépendance de la république.

—Le congrès international de la peste bovine vient de prendre fin après des débats qui ont duré dix jours.

Le résultat a été favorable, étant donné qu'on s'est entendu sur l'application générale, dans tout le Sud africain, d'un système pour combattre la peste. Pour les districts contaminés, la méthode de sérothérapie par le sang, préconisée par les savants envoyés par l'institut Pasteur, a été adoptée comme étant le seul moyen de nature à conférer une immunité durable. Pour les districts non contaminés, la méthode de l'inoculation par la bile, du docteur Koch, donnera de bons résultats, car ce procédé confère une immunité temporaire. La valeur de la méthode du docteur Koch a été confirmée à ce point de vue par les savants français.

Le médecin du Chah de Perse.

Nous avons annoncé en son temps la mort du docteur Tholozan, médecin du chah de Perse, décédé a Téhéran, le 30 juillet dernier, mort qui fut douloureusement ressentie dans tous les milieux scientifiques.

Dans son laconisme, la dépêche qui nous annonçait cet événement ne précisait pas les causes du décès. Nous aprenons aujourd'hui de source autorisée que le docteur Tholozan aurait été empoisonné.

Depuis trente ans, médecin attitré du défunt chah Nasr-ed-Dine, qui l'honorait d'une estime toute particulière, il avait pu pénétrer une foule de secrets dangereux à connaître.

La raison politique commandait au nouveau gouvernement de se défaire de ce témoin renseigné et qui pouvait être gênant : suivant l'usage oriental, on aurait fait boire au docteur le "mauvais café".

Bien que pareille nouvelle mérite confirmation, on a toutes les raisons du monde pour la croire exacte. On a eu, en effet, sous les yeux une lettre du docteur à un de ses amis intimes, un des membres les plus estimés du corps médical parisien, écrite au moment de l'avènement du nouveau chah, Mossafer-ed-Dine, et dans laquelle il exprimait le désir bien arrêté de quitter des fonctions et un pays dans lesquels il ne se sentait pas en sûreté.

Ajoutons que, si on en croit un bruit qui courut avec persistance, le propre prédécesseur de M. Tholozan serait mort de la même manière.

Douces mœurs de l'Orient!....

Le vol au "narcotique" dans un train.

Un vol qui dénote chez son ou ses auteurs une audace vraiment extraordinaire a été commis dans l'express à wagons-lits partant le 13 au soir de Vienne pour Carlsbad. Le ou les voleurs ont réussi à endormir, à l'aide d'un narcotique, cinq des voyageurs des wagons-lits et leur ont enlevé leurs porte-monnaie, leurs bijoux et autres valeurs. On évalue à 20,000 francs le montant de leurs larcins.

Les voleurs, aussi fortunés qu'audacieux, ont réussi à quitter le train à la station avant Prague, et, jusqu'à présent, la police ne sait de quel côté diriger ses recherches.

UNE SUPERSTITION.

La croyance à la baguette divinatoire, « qui indique les sources cachées», existe encore, comme on sait, en nombre d'endroits.

Un exemple de la vitalité de cette superstition vient d'être donné par l'administration d'une petite ville d'Angleterre la ville de Porthcawl.

La municipalité, voulant se procurer de l'eau, retint les services d'un « sourcier». Celui-ci se mit à la besogne, et le résultat net fut une depense de 20,000 francs environ, sans succès, il est vrai. L'affaire est venue devant les tribunaux, et le conseil municipal a été condamné à payer de sa poche la plus grosse part de cette somme.

Les conseillers y regarderont à deux fois désormais, avant d'appeler un «sourcier.»

MAISON QUI MARCHE

Les maisons circulent couramment en Amérique, sur trains et navires. Celles de Paris se piquent d'émulation.

La maison qui a fait ces jours-ci un petit déplacement, n'est pas en pierres de taille, ni à huit étages, comme l'hôtel de New-York-Unions.

Quoique bâtie en bois et seulement composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier, la maison d'école de la rue de Patay, pèse 500,000 kilogrammes, poids honorable.

Voici comment l'opération a été pratiquée:

Un bâtiment en bois, de 84 mètres de profondeur sur 20 de largeur, sert d'école communale dans le treizième arrondissement. On doit construire un nouvel édifice, en pierre, celui-ci, et il s'agissait, récemment, de reculer dans un terrain vague la vieille maison en planches, afin de laisser libre l'espace où des travaux vont être effectués.

Depuis dix jours, cinquante ouvriers, que surveillent des contremaîtres et un architecte de la maison Poirrier Auverty, travaillaient sans relâche. Une légère tranchée est creusée dans le sol, au ras des murs, et des rouleaux en chêne sont introduits ensuite dans ces murs. Cent quarante sont ainsi disposés à deux mètres cinquante de distance. De telle sorte que lorsqu'on a scié les murs au ras du sol, la maison repose sur ces rouleaux en bois.

Quatre chemins ont été bâtis, quatre voies parallèles en fer que les rouleaux suivront et qui conduiront ainsi la maison en glissant jusqu'à son emplacement nouveau. Tout cela réglé si parfaitement que l'édifice a roulé sans secousse, sans accident. C'était même par trop monotone.

L'opération avait commencé dans la nuit, et cinq mètres de transport avaient été ainsi effectués. Aussi, lorsque les curieux arrivèrent en assez grand nombre le lendemain, lisons-nous dans le «Matin», ils n'assistèrent qu'à une reprise de la besogne.

Treize hommes suffisent à faire mouvoir les trois treuils qui tirent sur la maison. Le glissement se produit léger et sans secousse, à raison de huit centimètres par minute. Si bien qu'à onze heures et demie le bâtiment s'arrête face à une autre rue parallèle, à l'endroit nouvellement désigné.

A l'intérieur de la maison d'école, rien n'a bougé. Pas un carreau brisé, pas un objet de renversé. Les pendules ne se sont pas même arrêtées. Cette curieuse opération n'a pas coûté plus de 25,000 fr.

Les ultra-végétariens.

Il existe depuis quelque temps, en Amérique, une secte de végétariens d'un genre particulier sur laquelle la « Revue britannique » nous donne de curieux renseignements.

Partant de ce principe que le singe est, de tous les mamifères, celui dont la constitution présente, avec la nôtre, le plus d'analogie, cette secte en déduit que la nourriture qui convient le mieux à l'homme doit être celle de cet animal.

Ces végétariens ont fondé à New York une société, dite Société d'alimentation naturelle (Natural food Society), que compte, parait-il, sur tous les points de l'Union, de nombreux adhérents.

Ceux-ci vivent de noix, de cerises d'amandes, de raisins, de poires et autres fruits secs ou frais et, comme le singe ne boit pas en mangeant, ils s'abstiennent de boissons. Les farineux leur inspirent une haine farouche, ils les accusent d'engendrer les maladies nerveuses et de «hâter l'ossification du système ce qui est le symptôme précurseur de la mort». Leur aversion pour les légues en général est si grande que, pour faciliter aux néophytes la période de transition, ils préfèrent leur permettre momentanément un régime mixte de viande et de fruits.

A vrai dire, ce ne sont même plus des végétariens, mais des frugivores.

UNE CURIEUSE ETUDE.

« Souvent, dans le calme de la nuit, tandis que la nature semble endormie, j'entends la voix de mon cœur qui murmure:—Pokagon, Pokagon, que va devenir votre peuple?» C'est sur ce ton solennel que commence une curieuse étude publiée dans la Revue américaine le « Forum » et qui traite de «l'Avenir du Peau-Rouge» Cet article porte la signature de Simon Pokagon, chef de la tribu des Pottamatamie Pokagon, dans l'Amérique du Nord Simon Pokagon retrace, tout d'abord, brièvement, les relations des conquérants européens avec les Peaux-Rouges. Il cite une page où Colomb rend pleinement justice aux remarquables qualités des Indiens et reproche aux blancs d'avoir préféré pendant longtemps exterminer systématiquement les vaincus plutôt que de chercher à vivre en bons termes avec eux. Simon Pokagon constate ensuite, avec joie, que le gouvernement américain a modifié sa tactique. Renonçant enfin à dépenser des «centaines de millions de dollars» en expéditions meurtrières contre des Peaux-Rouges, il s'est décidé à consacrer plutôt quelque argent à leur éducation et à l'amélioration de leur sort. Cette nouvelle politique a produit d'excellents résultats. Simon Pokagon estime que l'heure de la réconciliation entre la race blanche et la race rouge a sonné et termine son article en prophétisant la fusion prochaine de la race conquise avec la race conquérante. Il existe, aux Etats-Unis, dit-il, d'autres exemples de cet amalgame de peuples. Un certain nombre de Yankees ont eu pour grand-père ou arrière-grand-père un de ces êtres humains qu'ils appellent dédaigneusement des «sauvages». Il en sera de même, cette fois encore, et, dans quelques générations d'ici, le « type peau rouge pur » aura sans doute disparu de la surface du globe.

Pensées et impressions.

L homme le plus seul est l'homme le plus libre.

IBSEN.

L'amour, c'est l'esclavage à deux.

EDMOND DESCHAUMES.

Je pense que les secrets que nous cache la nature sont autant de maux dont elle a voulu nous garantir.

PAUL BRULAT.

Un peuple qui n'a plus de forêts est un peuple à moitié fini.

A. THEURIET.

Un homme faible de caractère rendra sa mère heureuse, jamais sa femme.

PH. GERFAUT.

Pour «faire du théâtre» d'une façon profitable, agréable et digne, il faut un grand talent, presque du génie ou bien de l'argent.

HENRY FOUQUIER.

On a plus d'avantage qu'il ne semble à s'oublier soi-même pour ne songer qu'aux autres.

EDMOND THIAUDIÈRE.

La persistance est la sœur aînée de la volonté—une sœur aînée qui dirige souvent sa cadette.

HERMOGÈNE.

Pour la mère qui aime profondément, il y a toujours une certaine mélancolie à voir l'enfant aimé, heureux par un autre que par elle.

A. TOURNIER.

L'excès en tout est un défaut, hormis quand cet excès est le bonheur ou l'espérance.

JULIETTE ROUBY.

La gloriole est à la gloire ce que l'arbrisseau est à l'arbre. Il n'y a qu'une différence de taille, et encore faut-il y regarder de tout près.

MAUBERSAC.

DETAILS CURIEUX.

La *Revue de Paris* consacre à Chulalongkorn, dont nous nous sommse souvent occupés dernièrement, un article qui, pour n'être point imprégné d'un respect sans mélange, n'en renferme pas moins quelques détails instructifs ou curieux. On n'apprendra pas sans intérêt que Sa Majesté Siamoise, plus riche de titres qu'un Grand d'Espagne, répond aux noms, prénoms et surnoms de Phra-Bat-Somdeth-Phra-Paraminde-Maha-Chulalongkorn-Phra-Chula-Chom-Klao-Chow-Yu-Hua....et quelques autres encore, — ce qui veut dire Chulalongkorn, l'excellence aux pieds divins, l'éminent, le parfait, la grande couronne, le descendant des anges, le héros de la dynastie éminentissime, l'auguste sommet qui domine, etc., etc. Le seul vocable sous lequel nous le connaissions nous paraissait un peu compliqué ; il ne donne cependant,—on le voit,—qu'une faible idée de l'opulence du langage siamois. Un usage immémorial dans la monarchie de de Bangkok veut que les filles de souverains ne puissent sortir du gynécée royal; nul autre que l'héritier du sceptre n'est jugé digne de demander leur main. A peine monté sur le trône, où il remplaçait son vénéré père le roi Maha-Mongkut, Chulalongkorn choisit pour reines quatre de ses sœurs. Non pas que le "descendant des anges" fût insensible à d'autres charmes ; le très grand nombre de ses femmes et le chiffre respectable de ses enfants, — 117 à ce jour, — en sont une preuve péremptoire. Mais à aucune autre de ses épouses le souverain n'a accordé la dignité royale et c'est l'une de ses quatre reines, la seconde, qui est toujours restée l'incontestable favorite. Ambitieuse, elle sut retenir le roi en favorisant les caprices de l'infidèle : elle sut le dominer en plaçant près de lui, comme premier ministre, le plus intelligent de ses frères, le prince Devawongsee. L'union la plus parfaite règne ainsi à la cour de Siam; il est peu de dynasties où l'esprit de famille soit poussé aussi loin.

Il y a quelques années, l'"auguste sommet qui domine" perdit subitement le sommeil et ses forces déclinèrent rapidement. La science des 26 médecins attachés à sa personne demeurait impuissante, le "prince chargé de veiller sur le corps sacré du roi" appela, en désespoir de cause, un médecin européen. Celui-ci n'hésita point à attribuer à une existence trop mouvementée l'anémie du monarque et l'engager à se ranger. Chulalongkorn, offensé, fit jeter à la porte l'indiscret docteur et continua de mener joyeuse vie. Mais, tout d'un coup, cet homme de quarante ans tomba en enfance, cessa de marcher, de parler, de manger ; il fallut, à la lettre, le remettre en nourrice. Et, pour que cette femme ne connût ni la misère ni la grandeur de son royal élève, elle lui donnait le sein au travers d'un trou percé dans une tenture. Les frères du roi se disputaient déjà la couronne, lorsque la mort subite et inexpliquée du prince héritier porta à l'infortuné monarque un coup si violent qu'il lui rendit à la fois la raison et la santé.

De cette époque date la partie sérieuse de son règne. Assagi et calmé, Chulalongkorn, voyagea, visita les pays voisins, poussa jusqu'aux Indes et en rapporta une grande admiration pour la civilisation européenne. De retour à Bangkok, il bouleversa la capitale, perça de grands boulevards, créa des places immenses, jeta des ponts de fer sur les canaux, fit établir un tramway électrique et bâtir de somptueux ministères. Toutes ces améliorations n'ont pu que moderniser Bangkok sans lui donner la vie : les places sont restées désertes, les boulevards inachevés ; le tramway manque de voyageurs, les ministères n'ont pas de ministres. Les Siamois n'ont gagné qu'une chose aux voyages de leur souverain, c'est de voir fléchir les règles autrefois si rigoureuses de l'étiquette de la cour. Jadis on n'abordait le roi qu'en rampant sur les coudes et les genoux ; aujourd'hui, Chulalongkorn s'efforce de copier la distinction simple de nos mœurs. Lorsqu'un courtisan s'empresse de lui prodiguer ses titres honorifiques, le bon roi, avec une cordiale rondeur, se plait à lui répondre : "Appelez moi tout bonnement: Excellence aux pieds divins."

LE MOULIN A PRIÈRES.

Parmi les objets qui forment la très intéressante collection recueillie par la mission Chaffaujon, et dont un ministre inaugurait récemment l'exposition, il y a des spécimens très curieux d'un pieux ustensile dont l'usage est assez imprévu :

C'est le "moulin à prières."

Sur de petits panneaux qui se déplacent, ou sur un rouleau qui tourne, sont inscrits des versets du Coran. Cet instrument religieux est très usité, surtout parmi les ignorants ; car il n'est pas nécessaire, pour remplir son devoir de piété, de lire les versets: il suffit, dit la loi de l'Islam, de faire manœuvrer le moulin, qui récite pour vous la prière nécessaire.

De telle sorte que dans l'armée de Mahomet, comme M. Jourdain faisait de la prose, on peut être pieux sans le savoir !

MOTS DE LA FIN.

Deux marchands de fromages vantent leurs produits.

—Quand j'ai présenté le mien, dit le premier, les juges se sont levés pour l'admirer

Et le mien donc! riposte le second, il est allé lui-même chercher sa médaille!

Entre bohêmes de lettres :

—Où écris-tu maintenant?

—Nulle part ! La revue où j'écrivais n'a eu qu'une «purée» éphémère!

Enfants et parents:

Le petit Tommy— Papa, qu'est-ce que c'était qu'Alceste?

Le père, qui n'en sait rien—Comment! à ton âge, tu ne sais pas ce que c'était qu'Alceste!.. Mais lis donc ton Histoire de France!...

Un employé du service anthropométrique prend le signalement d'un individu.

Arrivé à la mention « teint», il dévisage l'homme et va pour écrire «teint bistré», lorsque, remarquant l'enluminure du nez, il se ravise et met simplement : «Teint bis... trop».

Consultation médicale.

—Docteur, je suis affligé d'une belle-mère qui n'arrête pas de bavarder du matin au soir.

—Que voulez-vous que j'y fasse?

—Vous devriez bien lui prescrire... une cure de silence!

Le prisonnier Chactas est demeuré seul, toujours étroitement ligoté à un arbre.

A quelques pas de lui, deux indiens chargés de surveiller leur captif dorment profondément.

Ils sont terrassés par l'ivresse chez le sauvage, est une véritable maladie.

La nuit tombe lentement, une nuit tropicale, aux noirceurs crépusculaires, toute enveloppantes d'ombres bleutées.

Et voici que dans ce clair-obscur gris perle se détache, au son d'une musique presque aérienne en sa subtile mélodie, le silhouette d'une femme,—Atala.

L'indienne, à demi voilée, les cheveux épars, toute vêtue de blanc, ressemble à quelque apparition.

Une croix d'or étincelle sur les blancheurs de son corsage.

Aussitôt chez les spectateurs un long murmure salue cette entrée.

C'est Lucile Moureilles qui tient le rôle d'Atala.

Au dernier moment, en effet, [illegible] avait refusé son [illegible] espérant faire échouer [illegible]

[illegible]que actrice savait [illegible] qu'on avait négligé de [illegible] son rôle en " double." [illegible]sement, Lucile connais[illegible] l'opéra de son frère. [illegible] qui lui avait servi [illegible] et même parfois [illegible] des motifs qu'il avait adoptés.

Et malgré ses répugnances à se produire en public, elle n'avait point hésité à venir cette fois en aide à son frère.

Sachant s'absorber dans son travail, s'identifier complètement avec l'héroïne de Chateaubriand, elle se sentait capable de jouer son rôle avec cette profonde sensibilité, cette parfaite entente des ressources musicales, cette consciencieuse intelligence qui font le véritable artiste et sans lesquelles on peut exécuter, mais non interpréter l'œuvre d'un poète.

A pas lents, l'apparition s'est approchée de Chactas.

Elle s'arrêta devant lui et le regarda longuement, doucement, tristement.

Alors commence entre eux un duo tout vibradt de frissons, tout mouillé de larmes, débordant déjà de l'amour pressenti.

L'OPÉRA DE CHARLES MOUREILLES.

Chactas croit qu'elle est cette *Vierges des dernières amours* qui, selon la légende indienne, vient assister à l'agonie des mourants. Il l'apostrophe ainsi :

Pourquoi mêler l'éclat de la vie à ma [tombe,
O vierge du dernier amour?
Laisse-moi, laisse-moi, mon courage [succombe...
Tu me fais regretter le jour.
Aux vivants ta caresse! Amoureuse et [vivace
Autour du chêne altier et fort,
L'embaumant de ses fleurs, la liane [s'enlace,
Cherchant la vie et non la mort....

L'apparition alors répond avec une mélancolie tendre :

Je ne suis pas (ma race est semblable [à la tienne)
La vierge de l'amour dernier,
Je suis née au désert ; ma mère était [chrétienne...
Je veux te sauver, prisonnier!

Commencé sur une note douce et plaintive, le chant d'Atala monte par dégré.

La voix devient éclatante, impérieuse, presque emportée ; elle reste humaine cependant.

Et l'orchestre pendant ce temps exécute un accompagnement fantastique où l'auteur avait voulu par un tour de force d'harmonie imitative, rendre perceptibles à l'oreille humaine tous les bruits, toutes les rumeurs, tous les échecs qui emplissent le vibrant silence des nuits d'été au fond des forêts vierges.

C'est tantôt sous l'archet des violons une fusée de notes étincelantes et légères semblables à des chœurs de farfadets, à des danses de sylphes.

Et bientôt encore les hautbois semblent gémir en soupirs pareils aux lamentations du vent qui agitent la frondaison des arbres, ou en insaisisables murmures rappelant le bruissement des roseaux.

Puis la contrebasse fait entendre ses sonorités profondes, évoquant le mugissement des cascades, la fureur des torrents débordés, le fracas d'un lointain orage.

C'est d'ailleurs au milieu d'un silence religieux que dans la salle on assiste au déroulement de la pièce.

Dès les premières mesures on se sent en face d'une œuvre de haute valeur, très neuve, hardie, mélodieuse pourtant.

Et sitôt la scène terminée, sur cette foule mondaine ennuyée et blasée courut un frémissement d'enthousiasme.

Les femmes versaient des larmes, les hommes trépignaient, criaient, applaudissaient à outrance.

Ceux-là même qui n'étaient venus que dans le secret espoir d'assister à un humiliant échec durent, subjugés par cette œuvre magistrale, reconnaître que cette fois-ci le prince Peresco avait eu la main heureuse et que son nouveau protégé avait un incontestable talent.

—Mais c'est un véritable chef-d'œuvre! s'écria Wallace Bryant en s'adressant à sa voisine, et quel timbre exquis possède la *prima donna*. C'est la première fois que j'entends chanter Mlle Moureilles et je suis émerveillé de son talent.

—Oui, en effet, elle a une assez jolie voix, fit avec contrainte Diane de Saint-Albin.

—Je ne sais, poursuivit son interlocuteur, ce qu'il faut le plus admirer en cette jeune fille, sa beauté, son chant ou son exécution. Avec quel art consommé elle sait exprimer la secrète passion qui éclate en chaque note de cette admirable musique.

Ah ! mademoiselle Diane, pour savoir chanter avec une pareille exaltation il faut, voyez-vous, que la cantatrice soit amoureuse !

Diane eut un léger tressaillement.

— Lucile amoureuse! Quelle idée! De qui donc serait-elle éprise ? murmura-t-elle.

— De qui ? Je n'en sais rien. Mais toute la science musicale ne saurait suppléer à l'absence d'un sentiment vrai. Et non seulement Mlle Moureilles devine l'intention de l'auteur mais sait la souligner par des émotions personnelles qui font vibrer sa voix et lui donnent des inflexions déchirantes.

D'ailleurs, observez l'extase de ce regard d'ordinaire si calme, remarquez aussi comme elle change de couleur, comme elle semble prête à défaillir.

Non, non, tant de passion ne saurait être feinte; elle aime, et elle aime éperdument!

Diane ne répondit rien; elle était devenue très pâle, ses doigts pliaient et dépliaient son éventail, nerveusement elle en brisait les baguettes.

Et la pièce continuait, déroulant à l'auditeur ravi des surprises nouvelles, des joyaux d'harmonie.

Pas un instant on n'éprouva cette impression de fatigue et d'ennui qui trop souvent dépare les chefs-d'œuvre de certains maîtres.

Et ce fut au milieu d'un véritable délire que le rideau s'abaissa sur le troisième et dernier acte.

Dans toute la salle, ce n'était qu'un cri :

—L'auteur ! l'auteur !

Cédant à de pressantes instances, Charles Moureilles dut paraître sur la scène, aussitôt transformée en un parterre de bouquets, et s'inclina à droite et à gauche en signe de remerciement.

—A quoi songez-vous donc, mademoiselle ? interrogea Wallace Bryant.

La jeune fille parut faire un effort pour s'arracher à de pénibles réflexions.

—Moi !....Mais je suis, comme tout le monde, sous le charme de ce petit chef-d'œuvre.

—Alors, il faut applaudir et ne pas rester muette comme la muse du silence.

Diane battit des mains en s'efforçant de sourire. Mais ses yeux conservaient leur expression morose.

—Regardez, fit Wallace Bryant en baissant la voix, comme ce jeune maëstro, malgré l'exultation de ses succès, semble tout dédaigner, n'ayant d'yeux que pour sa fiancée.

Sont ils heureux, ces enfants ! Lequel des deux est le plus enviable ?

Mlle de Saint-Albin jeta un coup d'œil sur le couple en question.

Charles Moureilles, en effet, tenait ses yeux rivés sur Mathilde de Duval.

Le visage du musicien, illuminé, transfiguré par les joies de l'ambition satisfaite, avait cependant une expression d'ardent amour, de tendresse infinie. Il semblait dire :

—Ce triomphe, ces succès, ces premiers rayons de gloire, c'est vers toi seule que je les reporte pour t'en parer, mon amie bien-aimée.

Quant à la bien-aimée, la joie, l'étonnement, l'orgueil se succèdaient, se confondaient, laissant leurs empreintes sur son mobile visage, emplissant ses yeux de larmes, nuançant ses joues d'incarnat, mettant un sourire attendri sur ses lèvres tremblantes. La vue de ce bonheur fit naître dans l'âme de Diane un sentiment d'indéfinissable amertume.

— Sont-ils heureux, répéta Wallace Bryant, voilà deux êtres qui, eux du moins, s'aiment sincèrement, passionément, sans arrière pensée, sans calcul égoïste, ni sordide intérêt.

Dans les premiers transports du bonheur, c'est vers sa fiancée que ce jeune musicien accourt ; c'est en elle sans doute qu'il cherchera son appui aux premières atteintes de la souffrance !

A continuer.